

BULLETIN DE L'INSTITUT POUR L'ÉTUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

IX-ème
année

1 - 3

Janvier
Mars
1922

Publication
mensuelle ◦

dirigée par

N. IORGA
G. MURGOCI
V. PÂRVAN

◻◻ S'adresser pour la rédaction à ◻◻ **Dépôt à la Librairie PAVEL**
N. IORGA, Bucarest (Roumanie). **SURU, Bucarest (Roumanie).**

SOMMAIRE : *Miller* : Orient latin.—*Godard* : Albanie.—
Cancel : Sur le mot „Rumin“. — Termes
slaves. — *Mărdărescu* : Campagne de Hongrie. — *Niculescu-
Piopșor* : Sur l'agriculture.—*Louis-Jaray* : Albanie.—*Boucart* :
Albanie. — CHRONIQUE.

Imprimerie „Cultura Neamului Românesc“

1922

Prix : 5 francs.

BULLETIN DE L'INSTITUT

POUR

L'ETUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

William Miller, *Essays on the latin Orient*, Cambridge 1921.

Le beau livre de M. William Miller mérite une analyse détaillée.

Un premier chapitre traite de la Grèce sous les Romains. La domination étrangère fut accueillie avec sympathie par les cités que les guerres continuelles avaient ruinées (ce fut donc le même motif que pour l'admission bénévole de la domination arabe dans les provinces de l'Empire byzantin): le témoignage de Polybe est cité à l'appui. Ou aurait pu ajouter que la Grèce qui avait salué dans Alexandre le Macédonien un basileus qui ne venait pas du fond de l'Asie devait par ce seul fait considérer l'„empire“ romain comme une continuation de cet état de choses, qui signifiait la soumission de l'ancienne cité, organisme politique, religieux et même généalogique indépendant, à une forme d'organisation supérieure, qui contenait elle-même un postulat religieux. M. Miller reconnaît aussi, dans cette acceptation, l'intérêt des grands propriétaires terriens, — ressemblant par leur qualité et leur rôle aux chevaliers romains, un des appuis du régime des Césars. Il y avait en effet un envahissement des intérêts matériels en Grèce, et l'auteur observe que Délos, soumise à Athènes, était devenue, après Corinthe, dont la prospérité avait eu ce même caractère, le grand entrepôt de marchandises et d'esclaves pour tout le Levant (p. 2). Le mouvement révolutionnaire d'Athènes, avec, à sa tête, un vrai Cola di Rienzo de la basse antiquité, était en relation avec Mithridate. On lui donne le titre habituel de «roi du Pont»: de fait il pouvait être considéré comme un des derniers diadoques de l'empire macédonien de civilisation grecque. Aussi les Athéniens étaient-ils théoriquement libres de se déclarer pour l'une ou l'autre des formes présentes de la Βασιλεία. Athènes résista avec la dernière énergie aux troupes de Sulla. Ce soldat fut dur pour les restes artistiques d'une grande civilisation vaincue. Le fait, cité par M. Miller, que le roi de Cappadoce, Ariobarzane, un mixhellène, de sang arménien, s'occupa plus tard à restaurer l'Odéon, montre les attaches qui unirent jusqu'au bout la Grèce au souvenir de l'épopée macédonienne jusqu'à

Hérode, le Juif hellénisé, et à Antioche Philopappos, de la famille des rois de Commagène. Il est dommage que le souvenir de ces faits, ainsi que de l'intermezzo de domination des corsaires dans l'Archipel, se soit conservé seulement dans les pages de littérature d'un Plutarque.

Le gouvernement romain en Grèce ressemble à celui du Directoire français en Italie et dans d'autres pays occupés. Athènes devint une „ville universitaire“; d'autres cités grecques des lieux de plaisance. Antoine traita de la même façon la ville même de Périclès. Un peu plus tard il fallut coloniser un pays dévasté et refaire les villes par des moyens de contrainte sur les habitants des campagnes (p. 6). Sous Auguste il devint de mode d'être initié aux choses helléniques, d'une saveur toute particulière, très distinguée (p. 7). On restaurait ses monuments par amour pour l'archéologie.

Dans l'attachement de la province d' «Achaïe» aux Césars il ne faut pas voir cependant l'hommage d'une nation à une autre, dont elle aurait reconnu la supériorité: le sentiment était le même que celui qui mettait Allemagne et Italie aux pieds de Napoléon en tant que Français. Tibère, avait réuni, du reste, pour quelque temps, cette Grèce déchue, jadis soumise aux ordres du Sénat, au patrimoine des empereurs. M. Miller signale l'importance du culte des Césars dans toute cette province (p. 8). Il rappelle aussi l'exil politique des hommes de partis romains dans les îles de la Grèce: les Turcs en agirent de même avec les prétendants ou princes roumains, même avec les Patriarches grecs. Quant à l'enlèvement des statues de l'Helade par les Romains, le souvenir de Saint-Marc de Venise décoré des débris de Byzance s'impose.

Ce qui est peu connu c'est la pénétration des noms romains, des coutumes romaines, comme celle des jeux de cirque, en Grèce (*ibid.*). Le christianisme y entra surtout par les colonies juives de la nouvelle Corinthe (p. 9); un Grec, d'Alexandrie, Apollos, y parla un langage plus «philosophique» que celui de l'apôtre. Mais les visites d'un Néron, d'un Trajan, l'affection particulière d'une Domitien, d'un Adrien, d'un Antonin, servirent à y maintenir les anciennes traditions inséparables du paganisme officiel. Plus tard Athènes devait donner des Papes (pp. 16-17).

M. Miller signale le conflit entre une bande de Costobokes et les Grecs, à Élatée, sous le règne de Marc-Aurèle, d'après Pausanias, X, 34. Les Costobokes, une tribu des Daces, sont assez connus, mais cette invasion n'avait pas été signalée jusqu'ici.

Des renseignements sur les empereurs de concurrence soutenus par les Grecs, au III-e siècle: Pescennius Niger, Valens, Piso suivent. Il est question ensuite des invasions gothes: Dexippe défendit Athènes contre les barbares en 367 (p. 19). Le chapitre se termine par les rapports entre la Grèce et Byzance latine à ses débuts impériaux. Le tableau de la vie universitaire à Athènes au VI-e siècle est particulièrement intéressant.

Le second chapitre traite des rapports entre la Grèce et l'Empire byzantin. Les „Bulgares“ dont il est parlé à la date de 517 sont sans doute des Avars, puisque l'invasion d'Asparouch dans la Péninsule des Balkans appartient à la seconde moitié du siècle suivant. De même les Huns cités en 539 (pp. 33-34). M. Miller observe le dommage porté, au V-e siècle, à l'Université d'Athènes par l'établissement de l'école de Constantinople, avec quinze professeurs de langue grecque (p. 31): parmi les derniers grands professeurs athéniens, Proclus écrivit des commentaires sur Platon. Le décret de Justinien en 529 mit fin à cette brillante activité de plusieurs siècles; sept «philosophes» se rendirent à la Cour de Perse.

L'auteur s'occupe, pour le VII-e siècle, de la révolte conduite par Agallianos, Étienne et Kosmas contre l'iconoclaste Léon (pp. 38-39). Il suppose que, si, en 807, Patras avait été prise par les Slaves, la Morée entière aurait perdu son caractère grec (p. 41). La „Ezerits“ sont les Yézérites, les Slaves du lac (yézer) (*ibid.*). L'inscription en runes d'un soldat de Harald Hardrada, le roi norvégien, sur un des lions byzantins qui ornent maintenant l'Arsenal de Venise ne manque pas d'intérêt (pp. 48-49).

Avec le troisième chapitre, qui commence par la conquête des Latins à Constantinople, l'auteur est dans son domaine, celui qu'il avait souvent exploré, notamment pour son ouvrage antérieur, *The Latins in the Levant*, qu'il reproduit en partie. Je ne crois pas que le nom de *Coşovlahi* des Roumains du Pinde vienne d'un défaut de prononciation: le nom doit être rap-

proché d'autres sobriquets pour les pâtres roumains de la montagne: Moți (Motsi) en Transylvanie, Houtsoules en Galicie. Je doute aussi que le nom des Tzakones puisse être dérivé de τῶς Λάκωνας (p. 60). Les renseignements sur la Grèce en 1191 sont tirés de la chronique anglaise attribuée à Benoît de Peterborough (p. 61) ou de celle de Mathieu de Paris (p. 66: l'archidiacre de Leicester qui rapporte d'Athènes une grammaire). Le nom de Morée est sans doute slave, en relation avec la Primorié adriatique. M. Miller constate qu'il a été appliqué d'abord à la côte de l'Élide (p. 67).

Le paragraphe sur „la société franque en Grèce“, devenue la „Nouvelle France“, est nouveau et très vivant (p. 70 et suiv.). M. Miller a raison: c'est l'esprit des chevaliers grecs, clephtes et surtout armatoles, au commencement du XIX-e siècle. Toute la partie descriptive concernant le duché d'Athènes est nouvelle. L'auteur recueille dans Froissart l'image de la vie chevaleresque que menait St. Maure et à Céphalonie Françoise Acciaiuoli, la veuve de Charles Tocco, qui signait „Impératrice des Rhomées“. A signaler aussi la description du tournoi de 1305 ordonné par Philippe de Savoie, prince d'Achaïe (pp. 81-82): il y avait des jongleurs à la Cour de Thèbes. La civilisation grecque avait déteint sur ces Occidentaux et, d'après Sanudo l'Ancien, Jean, duc d'Athènes, était capable de citer Hérodote. La liste des formes franques vicieuses des noms de localité en Grèce (p. 83) est aussi très curieuse; Jean Orsini, comte d'Épire, fit rédiger une paraphrase d'Homère. Hippocrate, Galène, Aristote et Proclus furent traduits en latin par le Flamand Guillaume de Meerbeke, archevêque latin de Corinthe.

Une appréciation chaleureuse de l'œuvre de Finlay ouvre le paragraphe consacré aux princes latins de Morée. Les Francs gagnèrent la population en respectant les libertés locales qui, comme dans toute la Péninsule des Balkans, représentent l'élément de continuité, qu'il faut dûment étudier sous la surface des multiples vicissitudes, autant que les sources le permettent. Des noms nouveaux imposés par les conquérants, Paslava rappelle celui de Passe-Avant, Santameri est St-Omer. Il faut relever aussi, dans la *Chronique de Morée*, la mention des mercenaires turcs qui, après la récupération byzantine en Morée, furent employés et restèrent dans le pays (p. 93). M. Miller men

tionne aussi le privilège accordé par l'empereur Andronic II en 1293 à Monembasie (p. 94). A signaler l'explication de „gas-moule“, métis gréco-latin, par gars-moulos (p. 96, nota 1).

Les dernières pages s'occupent de la Morée au XV^e siècle: les projets de Gémistos Pléthon ne sont pas oubliés. Le nom du Pacha conquérant de la Morée est Zaganos, et pas «Zagan» (p. 106). M. Miller donne le premier l'inscription anglaise placée sur le tombeau, dans l'église de Landulph, de Théodore Paléologue de Pesaro, mort à Clifton, en 1636, qui est présenté comme descendant, par Camillo, Prospéro, Théodore et Jean, de Thomas despote de Morée (p. 107, note 1). Il faudrait ajouter donc le nom de ce Jean à celui des deux fils du despote, André et Manuel, dont un fils passa à l'Islam. L'explication de Νε-βαρινον par εις τον Ἀβαρινον (pp. 108-109) n'a rien que de très plausible. Mais je ne pourrais pas y voir une colonie d'Avars, le suffixe ινος n'ayant jamais le sens de dérivation nationale (il faudrait Αβαρινον): plutôt le mettrions-nous en rapport avec les noms qui se rencontrent sur la rive orientale, nomenclature illyrienne. Il ne faut pas même penser à l'explication slave de Krumbacher.

Un paragraphe suivant s'occupe des ducs d'Athènes, dans laquelle Innocent III reconnaissait la «cité de Pallas»: l'empereur Henri, qui y visita le seigneur bourguignon, Othon de la Roche, n'en savait pas peut-être si long. Une „Athènes franque“, dit l'auteur, en face de la „Sparte franque“ qui était l'Achaïe des Champlitte et des Villehardouin, à Andraxida et à Mistra. Othon prit le titre de duc à Paris, où avait été porté son procès avec le suzerain moréote. Il vit l'emprisonnement de son rival, vaincu en Épire, et abrita le dernier empereur latin expulsé de Constantinople. Son fils Jean accueillit un descendant des Ange, prince de la «Grande Valachie» (p. 115). Il fut lui-même captif de l'empereur Grec Michel. Guillaume, le troisième duc, fut vice-roi au nom des Angevins de Naples. Sa veuve épousa en secondes noces un de Brienne. D'après Ramon Muntaner M. Miller décrit les cérémonies qui accompagnèrent la majorité de son fils, Guy II. Sous lui les coutumes franques pénétrèrent en Thessalie (pp. 117-118). Son tombeau est à Daphné. Sur les démêlés de son successeur Guillaume II avec les Catalans, aidés par les Turcs, et leur établissement dans le duché (1311) voy.

ce „Bulletin“, année 1921, p. 110 et suiv. Son testament a été publié — M. Miller l'indique — par d'Arbois de Jubainville, dans le *Voyage paléographique du département de l'Aube*, p. 332 et suiv.

Ils héritèrent aussi des possessions du duc de Néopatras. A Argos et Nauplie seulement les Français restèrent. L'héritier du duché, Gautier, après sa brève apparition en 1331, devint tyran de Florence pour mourir dans les rangs des Français à la bataille de Poitiers. La domination des Navarrais est exposée d'après les travaux de M. Rubió y Llúch. Sous le duc Pierre IV des Albans furent colonisés dans le duché. Nerio Acciaiuoli se saisit d'Athènes, en 1388, après s'être vu refusé dans une demande de mariage par la fille de la comtesse de Salone, qui était de la Maison des Cantacuzène et qui épousa un Serbe de Thessalie (p. 130). A la fin M. Miller donne une reproduction et une étude de l'inscription grecque apposée à l'église de Karditza en Béotie, bâtie par Antoine le Flamenc. Il faut lire ἀντιγέρβη ὁ θύος καὶ πάνσεπτος ναὸς τοῦ ἁγίου (et non ιπου) μεγαλομ[άρτυρος] Γεωργίου θεῆς συνεργείας καὶ πόθου πολλοῦ τοῦ θεωσσεβεστάτου καβαλάρη μῆτερ Ἄντονη τὴ Φλαμ. Ὁ δὲ τέλος ἤλιπεν πολλῶν μαρτύρων, ὁ δὲ τέλος εἶβεν ἡστωρῆα αὐτῆ παρὰ Γερμάνου ἱερωμονάχου καὶ καθηγομένου καὶ Νικοδήμου ἱερωμονάχου, τὸν αὐτάδελφον, τοὺς ἀνακενήσαντα[ς] τὸν ἕκον τοῦτον .† ἔτ[ρους] ζωῆ, ἰδ. θ' †. Antoine avait la charge des Vlaques de Thessalie (p. 133); en 1308 il pensait pouvoir se saisir de Nègrepont. L'église elle-même ressemble en plus petit et en plus mesquin à l'église princière d'Argeș, en Roumanie, de date un peu plus récente.

Un autre article tiré d'une revue anglaise expose les vicissitudes du règne de Nerio, commencé le 9 mai 1388, et de ses successeurs. L'hellénisation avait progressé, et les Médicis de Florence devenaient des ἱατροὶ (p. 136). Théodore de Misithra avait épousé une des filles du duc. Sur cette période voy. aussi notre étude sur „Venise dans la Mer Noire“, „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“ II, pp. 315-316, 317. Il fut un moment le prisonnier des Navarrais. S'étant racheté, il devint vassal des Turcs, pour obtenir ensuite d'être reconnu par le roi de Naples (cf. notre étude citée, pp. 325-326. Les Archives de S. Marc ont tout un long rapport sur les choses d'Athènes à cette époque dans les *Lettere ricevute*). La succession à Athènes même fut prise par les Vénitiens.

M. Miller cite la description de la ville donnée par un voyageur italien, de Capoue, vers cette époque, description publiée dans le *Δελτίον*, V, p. 827. C'est un homme de la première Renaissance qui cherche les traces de l'antiquité classique, de la „maison d'Adrien“ à „l'étude“ d'Aristote. Il faut ajouter les quelques lignes d'un autre Italien, qui n'y trouve pas même les „miseranda stigmata“ de Thèbes, Stives (non: Stines, qui est Athènes), *Nuovo Archivio Veneto*, XI, 1. Nous ne connaissons pas le document ottoman authentique, „récemment découvert“ mentionnant (cf. p. 142) la prise d'Athènes par les Turcs en 1397. Au contraire on ne trouve rien dans les Archives de Venise, que nous avons scrupuleusement dépouillées pour les relations avec le Sultan, qui paraisse indiquer un pareil événement (cf. le mémoire cité, p. 328 et suiv.; p. 331 note 4; p. 332, note 8 et les documents ajoutés à la fin du mémoire roumain; *Analele Academiei Române*, XXXVI, pp. 1115-1116). Argos seule fut occupée par les Turcs en 1397 (mémoire cité, p. 332). Antoine Acciaiuoli, fils de Nerio, occupa la ville et le château en 1402-1403 et, au bout d'une vraie guerre, la République les lui céla en 1405 à titre de fief (cf. nos *Notes et extraits*, I, p. 190). En 1416 Antoine était considéré comme vassal du Sultan (*ibid.*, pp 262, 264). Sur ses relations avec Florence, pp. 144-145 (des Pitti, des Macchiavelli à Athènes), et plus loin sur la civilisation florissante du „ducame“: le duc résidait dans les Propylées mêmes, aménagées pour devenir son palais. Sous ce règne pénétrèrent en Attique ces Albanais dont les descendants s'appellent encore Liocha et Spat̃a (p. 140).

Il faut admettre nécessairement une occupation provisoire des Turcs à Athènes après la mort d'Antoine en 1435 et l'avènement de Nerio II, car la chronique vénitienne *Zancaruoła* qualifie en 1442 Tourakhan beg, commandant de la Grande-Valachie, de „quello che novelemente lo aveva abudo Stines“ (*Notes et Extraits*, II, p. 105, note 2). Antoine II (+ 1441), Nerio de retour et Franco suivirent sous sa suzeraineté ottomane. D'après une note dans un manuscrit d'Athènes, corrigée par M. Miller, Athènes fut prise par Omar Tourakhan-oglou le 4 juin 1456 (p. 151, note 1). L'auteur rappelle que l'offre de Franco de servir dans les armées de François Sforza a été publiée dans le *Νέος ἑλληνομνημῶν*, nouvelle série, pp. 216-218. Cf. notre *Geschichte des*

osmanischen Reiches, II, pp. 89—91. Un appendice oriente sur l'information nouvelle. M. Miller publie aussi la lettre du 26 octobre, dans laquelle est fixée la date de juin 1456 pour la prise d'Athènes par les Turcs (pp. 160-161).

Le duché de Naxos est présenté ensuite, sous les Sanudo et les Crispo. Jacques I-er, duc de Naxos, de l'Archipel, visita le roi d'Angleterre à Londres en 1404 (p. 171). Sur don José Nasi comme duc de Naxos il y a un ouvrage récent, dont nous n'avons pas retrouvé dans nos comptes-rendus le titre. M. Miller ne connaît pas l'attribution du duché, le 12 octobre 1616, à ce Gaspard Gratiani, un Morlaque, au service de la Porte, qui devint en 1619 prince de Moldavie pour finir tué par les boïars au bout d'une révolte folle à côté des Polonais (voy. nos *Studii și documente*, XX, p. 3 et suiv.). Des notes tirées des *Diarii* de Sanudo complètent ce chapitre.

M. Miller s'occupe ensuite de l'histoire de Crète sous la domination vénitienne. Les habitants avaient offert l'île à l'empereur de Nicée, Vatatzès. Des renseignements, d'après les sources, sur la révolte de 1363 dans notre *Philippe de Mézières*, pp. 229 et suiv., 236, 251-253. Les rebelles s'étaient adressés aux Génois et, désespérés, ils avaient levé à la fin le drapeau impérial de Byzance (*ibid.*; cf. Miller, p. 185). Plus tard, des habitants de Ténédos, destinée à rester déserte, furent envoyés et établis en Crète (*ibid.*; cf. notre *Venise dans la Mer Noire*, p. 296 et suiv.). Sur les Sphakiotes, Jean Caragiani, professeur à l'Université de Jassy, affirmait être des Roumains du Pinde, colonisés dans l'île, p. 188 et suiv. Sur la base du rapport présenté par Foscarini, l'auteur expose l'état où se trouvait en Crète l'élément latin vers la fin du XVI-e siècle. La conquête turque est exposée d'après Hammer et Zinkeisen; nous l'avons présentée d'après d'autres sources dans le IV-e volume de notre *Geschichte des osmanischen Reiches* (le drogman turc s'appelait Nikousios). L'Angleterre avait un consul en Crète dès 1522 (p. 197). Sur des Crétois employés en Moldavie ou faisant la commerce de Galicie on peut voir les nombreux documents de source polonaise que nous avons publiés dans le volume XXIII de nos *Studii și documente*.

Le régime vénitien dans les Îles Ioniennes forme le sujet d'un autre chapitre, en commençant par Corfou, disputée entre les

Angevins de Naples et les despotes grecs d'Épire, pour demeurer enfin entre les mains des Vénitiens. Les comtes palatins de Céphalonie sont d'origine angevine aussi. Zante Ithaque aussi demeurèrent plus longtemps que Corfou sous la domination de Venise; Sainte-Maure seulement après 1684. La milice de Cortou portait l'ancien nom byzantin de *scolari* (σχολάρια). Sur les Tziganes, les Ἀθίγγανοι de Corfou, p. 207 : en ancien roumain on les appelait aussi *Ațigani* (seraient-ils venus donc de la Valachie? Leur „baron“ c'est le Voévode, dont l'office est emprunté aux Roumains). Les protopopes de Corfou qui remplaçaient l'archevêque trouvent leur correspondant en Moldavie au commencement du XV^e siècle, où le Patriarcat de Constantinople, pour éviter un nouvel évêché, reconnaissait seulement dans cette qualité le chef d'une nouvelle Église. Sur les lettres à Corfou, p. 211 et suiv. Élie Méniate est de fait un des plus grands écrivains ecclésiastiques grecs au XVIII^e siècle; ses prêches sont fameux. Ses concitoyens Eugène Boulgaris et Nicéphore Théotokis, dont l'un s'établit en Russie, l'autre en Moldavie, sont tout aussi célèbres (voy. notre *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea*).

Les taxes qu'on payait à Corfou, sur le vin, sur les cheminées correspondent à ce que ce même régime byzantin a laissé aux Roumains (*vinăriciu, fumărit*, sur la „fumée“). Céphalonie conservait la coutume de la *vendetta*, qu'on rencontre aussi dans l'Otéanie roumaine jusqu'au XVIII^e siècle. En Ithaque on avait les „démogérontes“, correspondant aux „hommes bons et anciens“ des Roumains. M. Miller mentionne les sépultures à Corfou, dans l'église de S. Jason et Sosipatre de l'historien Phrantzès et de Catherine Zaccaria, femme de Thomas Paléologue. Il mentionne aussi le culte des S. Théodore et Spiridion, dont les reliques sont conservées dans la capitale de l'île. Le Corfiote Loukios publia au XVI^e siècle la description de ses voyages, qui le menèrent jusqu'en Angleterre.

Malvoisie, Monembasia seule forme l'objet d'une autre de ces études. La ville, défendue par une forteresse imposante, resta au moyen-âge presque sans interruption entre les mains des Grecs. Andronic II donne de nombreux suffragants au Métropolitain de cette place. M. Miller oublie la visite de l'empereur Manuel à Malvoisie (*Notes et extraits*, I, p. 97). Sur la prétendue

domination vénitienne à Malvoisie, qui abritait des marchands sujets de la République en 1420, voy. *ibid.*, pp. 244-245; *Notes et extraits*, I, p. 300 et note 2. L'occupation de Malvoisie par les Vénitiens est mentionnée dans l'acte du 21 septembre 1464, publié par l'auteur (p. 243); elle était encore récente le 22 novembre 1465, quand le doge écrivait au duc de Crète pour lui faire savoir que la ville et la citadelle ont été occupées dans de très mauvaises conditions de défense (*ibid.*, IV, p. 248, no CLVII). Des phototypies présentent la citadelle et les deux églises.

Il est question ensuite de Bodonitza, „la Bondenice“, mentionnée aussi dans tel projet de croisade au commencement du XIV^e siècle (voy. aussi ce „Bulletin“, I, p. 66). Les Zorzi y succédèrent aux Pallavicini. Les derniers marquis trouvèrent un abri à Karystos, en Eubée. Quelques documents vénitiens accompagnent l'étude.

Les vicissitudes d'Ithaque sont exposées aussi séparément. *Val di Compare*, son nom italien ne signifierait-il pas „Vallée des Achats“ (*Compere*)? Jean Laskaris Kalophéros, chevalier constantinopolitain, auquel Amédée VII de Savoie fit don, entre autres, en 1387, d'Ithaque (avec Zante et Céphalonie), est bien connu comme soldat de croisade pour les Occidentaux (d'après Magno, dans Hopf, Encyclopédie Ersch et Gruber, p. 48; Miller, p. 263. Cf. notre *Philippe de Mézières*, table). Un Bono s'y établit plus tard. Suivent quelques pages sur „les dernières îles vénitiennes dans l'Archipel“ (Tinos et Mykonos).

L'histoire de Salonique est naturellement plus circonstanciée. M. Miller indique une nouvelle source, la chronique versifiée que Sathas a publiée dans sa «*Bibliotheca graeca medii aevi*», I, p. 257.

Les colonies génoises sont groupées ensemble. La première partie des relations entre la République de Gênes et l'Orient est soigneusement indiquée d'après toutes les sources. La carrière d'aventuriers heureux des Zaccaria est poursuivie jusque dans les plus menus détails. En 1325 Philippe de Tarente, empereur latin de Constantinople, faisait, théoriquement, de Martin Zaccaria, baron de Damala et seigneur de Chalanditza, auquel il cédait Lesbos, Chios, Tenédos, Samos, Kos, Oenoussa et Marmara, «le roi et despote d'Asie Mineure» (d'après le *Saggio di codice diplomatico, Supplemento*, II, et Gillio, *Lo scettro del Des-*

pota, Müller, p. 290). Les Turcs lui payaient tribut (p. 291). Sous le prétexte d'une expédition contre les Turcs, l'empereur grec l'attaqua en 1329. Chios fut prise sans être donnée cependant à son parent et rival Benedetto II, qui finit ses jours peu après; Martin, prisonnier, ne fut délivré que plus tard. Saroukan n'est pas un nom turc (p. 294): il s'agit de l'émir de Saroukhan; et il faut lire: Foglie Nuove, au pluriel. Toute une série de registes, d'après les Pandette Richeriane, et une liste de dynastes génois, précieuse, finissent le chapitre.

La domination génoise à Chios est exposée séparément. L'origine de la force armée employée par Simon Vignoso pour acquérir l'île est cherchée dans les troubles de Gênes. La «mahone» est sans doute un terme arabe (cf. pp. 301-302). En 1408 l'île essaya un mouvement d'indépendance, rapidement réprimé. Les Gattilusii avaient occupé par la volonté de l'empereur grec Lesbos. En 1456, devant le danger turc, les Génois de Chios s'adressèrent même au roi d'Angleterre (p. 307). M. Miller attire l'attention sur le petit poème dans lequel Andriolo Banca Giustiniani chante la prise de l'île par les Turcs en 1431 (*Miscellanea di storia italiana*, VI, pp. 541-548). Au XVI^e siècle on pensait à y fonder une Université. Sur la Νέξ Μονή de Chios il faut s'adresser, pour le même siècle, à la lettre comprise dans Reussner, «Operis collectanei epistolarum turcicarum liber IX, X et XI», Francfort-sur-Main, 1599, pp. 146-147, 149-150.

Suit l'histoire de Lesbos sous les Gattilusii (cf. ce «Bulletin», année 1914, p. 41). Ci et là des publications rares ou même des pièces inédites sont employées. A Énos se conservent encore les églises bâties sous cette dynastie intelligente et énergique (p. 316); les inscriptions aposées par Palamède Gattilusio en 1431-1433 se voient encore sur les fortifications de l'île de Samothrace (p. 327): il s'intéressait à ce que Denis d'Halicarnasse avait écrit sur le passé de l'île. La fille de Dorino Gattilusio, Marie, épousa Alexandre, fils d'Alexis IV, empereur de Trébizonde (p. 329). Sa sœur Catherine fut la femme du dernier empereur chrétien de Constantinople: elle mourut à Lemnos (*ibid.*). A la prise de cette ville les Gattilusii obtinrent du Sultan vainqueur la propriété d'Imbros et de Lemnos.

M. Miller s'occupe ensuite de la *τορκοκρατούμένη Ἑλλάς*. et d'abord seulement jusqu'à l'essai de récupération vénitienne sous

François Morosini, en 1684. Il commence par constater l'unité grecque qui résulta de la conquête païenne. Lire, p. 356; „ziamet“ au lieu de „zaimet“. Sur le changement de résidence des Patriarches, qui en arrivèrent à chercher un abri dans la chapelle des princes de Valachie à Constantinople, au Vlach-Saraï, vers 1580, voy. le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, II, pp. 263-264. C'est la Bulgarie, et non les Principautés roumaines, qui eut à souffrir des exactions épiscopales par les Phanariotes: les Roumains n'eurent qu'un nombre très restreint de Grecs nationalisés comme chef religieux (cf. p. 361). Pour les Patriarches à l'époque du prince moldave Basile et son influence sur la „Grande Église“ voy. le „Bulletin“ cité, p. 88 et suiv. Sur les relations des Patriarches avec le prince de Valachie Constantin Brâncoveanu, les «Annales» roumaines de la même Académie xxxviii, p. 1 et suiv. et sur Callinique II, Patriarche de Constantinople, et les Pays Roumains *ibid.* xxvii, p. 64 et suiv. M. Miller remarque que l'autorité patriarcale s'étendait ainsi sur les possessions vénitiennes et que ses rapports avec la Porte étaient entretenus par le Réis-Effendi comme avec une Puissance étrangère (p. 362). Sur les Grecs qui prirent service sous les Sultans au XV^e siècle voy. notre *Geschichte des osmanisches Reiches*, II, pp. 201-202. Nous ne croyons pas qu'on eût jamais proposé la destruction totale des chrétiens de Turquie (p. 366). Στρατιώτη est certainement l'origine du mot italien *stradiots*, en français „estradiotes“ (cf. p. 368). M. Miller observe qu'un d'entre eux fut gouverneur de Boulogne sous Henri VIII d'Angleterre. Il constate aussi que sous les Turcs la race se maintint plus pure que jamais (p. 370). Le vrai nom de l'historien évêque de Monembasie est Hiérothée, et non Dorothée, ainsi que nous l'avons montré autrefois. Sur les lettres grecques en Albanie et la part de Georges Kastriotès, boïar roumain, voy. le «Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine, II, pp. 251-252. L'auteur cite une chronique grecque conservée à Oxford, au Lincoln College (p. 372). Sur les fondations religieuses chrétiennes dans l'Athènes du XVI^e siècle, p. 378; sur la page suivante l'énumération des tentatives de révolte grecque en Morée et en Épire, sur les pages 380-381, 399-400, celle des exploits accomplis par les pirates. Les déprédations artistiques ordonnées par Arundel et Kenelm Digby,

p. 381. Sur les projets de Charles de Nevers des détails dans Buchon, *Nouvelles Recherches* p. 299. Le «Sultan Zachiras» est le prétendant Jahja, auquel fut consacré tout un ouvrage par Catualdi; cf. Mareş, *Aufstandsversuche der christlichen Völker in der Türkei in den Jahren 1625-46*, dans les «Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung», III, p. 248 et suiv. et J. Sârbu, *Mateiu-Vodă Băsărabăs auswärtige Beziehungen*, Leipzig 1899, pp. 252-253. Nous avons publié, dans le vol. XX de nos *Studii și documente*, la lettre, datée du 2 octobre, du «prince de Macédoine» ou bien, dans son sceau: „Jean André Flavius, duc de Drivasto et Durazzo, prince de Macédoine, maître de la religion de S. Georges“ (pp. 43-44). La part des Maïnotes dans ces mouvements, pp. 383-384. Libérakès, dont il est question aux pages 384-385, épousa Anastasie, une Roumaine, veuve du riche prince Duca, Rouméliote de naissance. Les Stéphanopouli de Corse, qui furent employés par Napoléon comme agents en Orient, ont laissé deux volumes de mémoires sur cette mission. Sur les Valaques intrus dans l'Attique au XVII-e siècle, p. 389. Sur André Chalkokondylas, marchand du Sultan en Moldavie, à l'époque de Pierre Rareş voy. nos *Studii și documente*, XXIII, pp. 4, 6, 7, 28-29, 335-336; sur Manuel Chalkokondylas, son fils, *ibid.*, p. 4, Les Vénizélos, dont l'un étudia à Venise, seraient les descendants des Acciaiuoli, p. 390; des Paléologues (Chiriță Paleologul, „Palologa“) se rencontrent en Moldavie vers 1610, et en Valachie plus tard. Sur la cérémonie de l'élection des „démogérontes“ à Athènes, pp. 390-391. Des habitants de Milo, avec leur archevêque, s'établirent vers la fin du XVII-e siècle à Londres (pp. 399-400).

Les guerres pour la récupération et la possession de la Morée (1688-1718) occupent tout un chapitre. Il faut ajouter qu'une large description de la Maïne se trouve dans la *Cronica expediției Turcilor în Moreea 1715*, que nous avons publiée en 1912 (chapitre 126). M. Miller recueille le témoignage de Rycaut que „les Grecs ont une inclination envers le Moscovite au-dessus de tout autre prince chrétien“. Des renseignements de toute provenance sont rassemblés pour le siège et la prise d'Athènes par les Vénitiens. Les habitants furent contraints de s'expatrier. Parmi ceux qui obtinrent des récom-

penses nous remarquons le nom de Taronitès, qui rappelle le chef vlaquæ Taronas du XIII-e siècle (p. 414; cf. notre *Histoire des Roumains de Macédoine*, p. 20). L'auteur signale la mention, dans les Voyages de la Mottraye, des sympathies que les Morécotes nourrissaient pour le régime turc (p. 423).

Les *Miscellanea* ne concernent pas les Grecs. Il y a d'abord une étude sur Avlona-Valona. Il paraît que „Calemanus“, gouverneur, «duc» de Spinarza près de Valona, en 1297, est un Valaque, Căliman (pp. 432-433). La ville devint serbe en 1345, la Maison des Comnènes Assans d'Avlona s'y établit; les Balcha suivirent; Régina et son gendre, le Serbe Mrkcha, y dominaient vers 1400, et les Turcs prirent Valona en 1418.

L'histoire de la Serbie au moyen-âge est exposée d'après les travaux de Jireček. L'exposé est, sur un sujet extrêmement difficile, d'une parfaite clarté. Il est bien sûr que la réunion des forces serbes sous Némania fut facilitée par la création de la province byzantine de Rascie. De nouveaux renseignements sur la Serbie sous Étienne Ouroch III et sous le grand Étienne Douchane sont donnés plus récemment, par un traité anonyme de croisade et par une lettre de Philippe de Mézières (voy. ce „Bulletin“, année 1921, pp. 33 et suiv., 62). Ce dernier parle précisément de ce Palmann qui était (p. 452) le chef de la garde allemande du Tzar balcanique. Le nom de „chevalier blanc de la Valachie“ donné à Jean Hunyadi s'explique par la confusion: Blacho = Banco, Bianco. Des documents concernant Étienne Maramonte ont été publiés dans nos *Notes et extraits*, seconde série, Paris 1899).

Un autre chapitre s'occupe de la Bosnie chrétienne. Le mot allemand *Herzog* figure comme *hertzeg* aussi dans le titre du prince de Valachie dans sa qualité de „duc“ du pays transylvain de Făgăraş.

Dans le chapitre sur „les exilés balcaniques à Rome“ il est question de Thomas Paléologue, despote de Morée, de Jean Asanès Zaccaria, fils de Centurione, prince d'Achaïe, de la reine Charlotte de Chypre, fille de Jean II et d'Hélène, fille elle-même de Théodore II Paléologue; l'usurpateur Jacques II de manda en mariage sa cousine Zoé, fille du despote Thomas, mais il fut refusé (à cette occasion on rencontre le nom d'une autre exilée, Charlotte Cantacuzène de Flory, fille du comte de

Jaffa, ceux des bâtards de Jacques II, Eugène et Jean, détenus par les Vénitiens à Padoue, de la reine Catherine de Bosnie (ses enfants, Catherine et Sigismond, avaient passé à l'Islam). La peinture de l'hôpital de S. Spirito représentant l'hommage rendu à Sixte IV par „le roi de Bosnie et de Valachie“ donne à M. Miller l'occasion d'expliquer que ce roi doit être le „roi de Bosnie“ Nicolas Ujlaky. „ancien Voévode de Transylvanie“; or cette province n'a été jamais appelée Valachie; il faut penser plutôt à la Valachie balcanique. Scanderbeg parut aussi vers 1466 à Rome, où dans la Vicolo Scanderbeg, no. 116, on voit son image. Puis il y eut la visite d'Étienne Brancovitsch, le prince serbe. Parmi les Albanais, on compte Constantin Arianitès. Léonard Tocco, comte de Céphalonie, se refugia aussi à Rome avec ses frères Jean et Antoine et son fils Charles, plus un fils naturel, Ferdinand. M. Miller note aussi les lettrés grecs en exil (pp. 514-515).

Un autre exposé rapide traite du royaume de Jérusalem (il faut lire, p. 531, Philippe de Novare). M. Miller a ajouté un essai sur Arta Comnène (dans le «Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine», V, nous avons présenté son apport pour l'histoire des Roumains.)

L'ouvrage rendra de grands services et pourra être lu en même temps avec plaisir et intérêt. N. Iorga.

* * *

Justin Godard, *L'Albanie en 1921*, préface de M. d'Estournelles de Constant, Paris 1922.

C'est un ouvrage digne du plus haut intérêt, de quelqu'un qui, chargé par la Mission Carnegie, a étudié sur place la nature et l'homme dans cette mystérieuse Albanie dont tout le monde parle et que connaissent véritablement si peu de personnes en Occident.

Après avoir cité ce qu'en disent des visiteurs antérieurs, M. Godard se prend à décrire d'une manière tout à fait pittoresque: sites, villes et mœurs. On trouvera ainsi de l'inédit sur Durazzo, sur Tirana et ses transformations récentes (pp. 51 et suiv.), sur son marché et ses chants, sur ses artisans, sur le téké des derviches, puis sur Scutari, avec la bibliothèque du cadî, sur Cavaïa, sur Louchnia, sur Bérat et la chapelle de S. Michel,

la citadelle ancienne, les «trente-deux» églises byzantines ruinées, entre autres celle de S. Démètre, qu'on était en train de détruire, sur la cathédrale et sur la petite église de Sainte Marie: encore des fresques la recouvrent entière; des colonnes antiques et des têtes de statues romaines à la Sainte Trinité; analyse d'une pièce sociale de Sami-bey Frachéri; les tapis de Fiéry, avec des ruines romaines, jusqu'à deux colonnes du temple de Poyani, et un couvent ancien (p. 78 cf. p. 84); mention des Roumains à Valona, p. 81; les vingt-cinq associations littéraires et les deux journaux, tirant à 2.000 exemplaires, de cette ville, pp. 73—84; le pétrole de Sélénitza, p. 85; Argyrokastro, la ville aux toits, p. 90 et suiv.: mention du «fuell» de fer—en roumain: *fluier*; la société des «jeunes», p. 93; les journaux et revues de Koritsa, comme *Skendia*, les sociétés (telle *Vatra*), avec des chœurs de 500 enfants, pp. 95-96; les villages roumains du voisinage, p. 97; les femmes qui filent d'après l'ancienne coutume thraco-illyrienne, que les Roumains aussi ont conservée, p. 106; les sociétés féminines sans distinction de foi religieuse, p. 109.

Tout un chapitre traite de l'histoire de l'Albanie après la révolution „ottomane“ de 1908. Une longue note sur les clubs qui surgirent, p. 111, note ?. La protestation de 1910 contre les actes barbares de la répression turque, pp. 114-116. Descente des réfugiés dans la montagne et proclamation de la liberté albanaise le 28 novembre 1912, p. 117. La conférence de Londres, devant la constitution par Essad-Pacha de l'État albanais de Tirana, admettait seulement une autonomie. La Constitution élaborée par les Puissances date du 10 avril 1914; dès le 7 mars Guillaume de Wied, empereur, „empereur“ du pays, touche la terre d'Albanie, qu'il devait quitter en septembre suivant. Essad, exilé, le remplace avant la fin de l'année, à Durazzo, d'où il passe, devant l'attaque serbe, à Tirana. Il reprit bientôt le chemin de l'étranger et son apparition à Salonique en 1916 ne signifie pas sa réintégration. Suit la proclamation de l'indépendance albanaise par les Italiens à Argyrokastro, le 3 juin 1917 et l'acte semblable accompli par les Français à Koritsa (constitution du 10 décembre 1916). En décembre 1918 une Assemblée nationale siégeait à Durazzo. Tourhan-Pacha, de nouveau chef du gouvernement, est renversé, en février 1920, par l'assemblée révolutionnaire de Luchnia (Cabinet Soliman-bey

Delvino). En mars on avait un Parlement, pour une année: il demandait l'indépendance. Le second tenait ses séances en 1921, après le départ des Italiens de Valona.

Le troisième chapitre présente l'«organisation du pays». La statistique que donne l'auteur comprend 584.675 musulmans, 88.987 catholiques, 153.215 orthodoxes. Sur la fraternité nationale, malgré la différence de la foi religieuse, p. 149 et suiv. D'intéressantes pages sur le bektachisme, p. 162 et suiv. Sur les écoles, p. 177 et suiv. Les enfants des baïraktars, des «chevaliers bannerets», représentant leurs pères, pp. 179-180. Des chiffres précis et nombreux sur le commerce, p. 181 et suiv. Manque des pêcheurs chez ces descendants des Illyriens, pirates fameux, p. 186.

Le chapitre V s'appelle: „Le partage de l'Albanie par les Grandes Puissances“ Analyse est donnée du traité de partage conclu à Londres, le 26 avril 1915, entre l'Angleterre, la France et la Russie, d'un côté, et l'Italie, de l'autre. Les rapports avec l'Italie avant et après le traité de Tirana (2 août 1920) forment l'objet d'un chapitre spécial, ceux avec l'Yougoslavie un autre, conflits de 1920 — avance serbe jusque devant Tirana. Puis constitution de l'État clientélaire des Mirdites catholiques pour Marc Džoni, de la famille des Bib-Doda pendant l'été passé. La Société des Nations n'a pas reconnu cette formation séparatiste. Un assez long chapitre concerne la Grèce, qui prétend à la possession des districts de Koritza et d'Argyrokastron que la propagande hellénique nomme «Épire septentrionale» (gouvernement provisoire de M. Zographos). Au départ des Français, en mai 1920, les Grecs devaient s'installer à Koritza, comme simples occupants, mais ils en furent empêchés par les Albanais.

A la fin, des notes sur l'attitude de la Société des Nations (confirmation des frontières de 1913, le 19 novembre passé). Quelques pages sur „les terres albanaises irrédentes“ (Hotti, Gronda, Dobra, et même Kossovo du côté serbe, Tschaméria épirote du côté grec). La carte de Kettler est inexacte: les Roumains y sont presque totalement supprimés.

De nombreux clichés d'une belle exécution et une splendide carte ornent le volume parfaitement exécuté par „Les Presses universitaires de France“.

N. Iorga.

* * *

P. Cancel, *Despre „Rumîn“ și despre unele probleme lexicale vechi slavo-române*, Bucarest 1911.

En discutant l'origine du mot „rumîn“, l'auteur cherche à prouver que ce groupement existe dans tous les patois roumains, ce qui nous prouverait que la forme *rum-* du mot *rumîn* n'était plus *rom-* à partir du moment où les patois de notre langue se sont distingués et que sa voyelle avait perdu l'articulation sur *o* et avait acquis uniquement dans une grande partie de l'ancien territoire roumain l'articulation *u*.

Après avoir affirmé que les Romains, à leur arrivée dans les Balkans, n'ont pu apporter une phonétique altérée de cette syllabe, l'auteur s'arrête sur l'autre hypothèse, qui prétend que „*rom-*, *rum-* est une transformation accidentelle de notre *ncm*, au lieu d'une transformation générale romanique, dont les causes doivent être recherchées dans les circonstances spéciales de sa naissance“.

En établissant par de nombreux exemples tirés des rares vestiges conservés des langues des Thraces et des Illyriens, des langues dalmate et gothique — où *Rumaneis* se trouve seulement dans la langue gothique, parmi les Allemands, — de la langue grecque, des langues slaves, où l'on trouve, sinon directement *rum-*, au moins *rim*, il conclut que ce mot vient directement de *rum-*, et que cette transformation de *rom-* en *rum-* est d'origine essentiellement balcanique, se trouvant aussi dans l'ancien roumain comme également dans toutes les langues qui sont entrées en contact avec cet élément autochtone.

L'ensemble de toutes ces considérations nous ferait donc admettre que ce changement n'a pas été apporté par les Romains, mais plutôt qu'il est le résultat d'„une transformation de voyelles opérée dans les régions devenues plus tard roumaines“.

Ce résultat serait dû alors à l'influence des Thraces et des Illyriens. Le fait que les populations des Balkans avaient une prédilection spéciale pour la prononciation *rum-* « nous mettrait sur le chemin d'une hypothèse si nous n'avons pas affaire dans ce cas à une substitution plutôt qu'à un développement phonétique ».

En admettant ce dernier point de vue, on pourrait résoudre une série de problèmes de notre phonétique qui sont restés jusqu'à présent peu éclaircis.

De l'étude comparée des langues balcaniques-danubiennes on pourrait déduire qu'«une série considérable de phénomènes linguistiques communs à toutes ces langues, ou du moins à quelques-unes d'entre elles, sont des phénomènes qu'on ne peut expliquer ni par les moyens particuliers de chacune, ni par leurs influences réciproques».

Parmi les phénomènes linguistiques il en est qui ne peuvent s'expliquer comme emprunt sans que de profonds procès ethniques et historiques aient existé.

„Si la romanisation des Balkans, comme l'hellénisation, comme la slavisation n'a pu être entièrement réalisée et si cette romanisation a suivi un procès très lent, qui permettait aux Besses, vers le VI-e siècle, de parler leur propre langue, si la romanisation n'a pu absorber les Albanais, on peut déduire de tous ces faits que dans les relations linguistiques des peuples balcaniques il est resté quelque lien et, en particulier dans les idiomes les plus anciens, quelque liberté propre, qui a trouvé indulgence, et, pour cela, dans l'étude de l'histoire des vestiges linguistiques roumains, nous devons retrouver les conséquences de cette réciproque indulgence; il en est arrivé de même pour la slavisation et pour l'hellénisation dans quelques régions.“

* * *

En présence des quelques problèmes relatifs aux éléments slavo-roumains, l'auteur met de nouveau en discussion l'origine de quelques mots comme *baltă*, *cătun*, *gard*, *groapă*, *jupîn*, *smîntînă*, *sîmbătă*, *troian*, n'étant plus d'accord ni avec les étymologies admises jusqu'à ce jour, ni avec les moyens par lesquels ces éléments ont pénétré dans la langue roumaine.

Quelques-uns de ces mots, tels que *cătun*, *jupân*, soulèvent un grand nombre de problèmes du domaine de notre culture et de notre ethnographie, problèmes qui n'auront une solution définitive que lorsque la philologie aura dit le dernier mot.

L'auteur présente ces étymologies comme étant les plus véridiques; cependant il serait encore peut-être utile de les discuter.

Relativement aux formes *cătun* et *mandra*, j'aurais quelque chose à ajouter. Dans les recherches que j'ai faites personnellement sur la vie pastorale chez nous, j'ai trouvé le premier mot em-

ployé pour désigner le lieu où l'on fait de feu, dans quelques cabanes de berger du district de Jassy; de même le mot *mandra*, qui est employé pour le mot *cătun* chez les Macédo-Roumains, je l'ai rencontré comme nom toponymique aussi dans la Dobrogea, étant donné à une colline située entre les villages d'Agighiol et d'Enichioi-Congaz, du district de Tulcea. Dans ce cas, nous croyons que ce mot, s'il est réellement d'origine grecque, comme l'admet l'auteur, a pénétré dans cette région par l'intermédiaire des Turcs, car dans le dictionnaire turc-français t. I, p. 721, de Barbier de Meynard ce mot est donné comme très usité dans la langue turque.

Reste à savoir si ce même fait ne s'est pas produit chez les Macédoniens.

Alexandre P. Arbore.

* * *

P. Cancel : *Termenii slavi de plug în daco-romînă*, Bucarest 1921.

La langue roumaine est très riche en expressions slaves qui se rapportent à différentes occupations de la vie rurale; les mots slaves y jouent un rôle prépondérant surtout pour les termes relatifs à l'agriculture et en particulier pour ceux qui se trouvent dans la nomenclature générale de la charrue, ce qui serait un indice que jusqu'à notre contact avec les Slaves « nous ignorions l'agriculture et nous menions une vie plus précaire que celle des pâtres nomades » (p. 9).

Il semble donc que c'est ce même thème qu'a voulu traiter Dumke, *Die Terminologie des Ackerbaues im Dakorumün'schen* („Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache zu Leipzig“, XIX-XX, 1913).

De cette monographie linguistique il résulte que, de la totalité des termes agraires daco-roumains, les trois quarts seraient d'origine bulgare, et non généralement slave, « et que, par conséquent, l'agriculture chez nous aurait été d'origine bulgare, ayant été apprise par nos ancêtres dans les XII-e et XIII-e siècles, à l'époque même de leur émigration au Nord du Danube ».

L'auteur de l'ouvrage qui nous occupe ici, se propose de faire un examen du problème de la terminologie slave de la charrue en daco-roumain pour chercher, aux points de vue de la culture et de l'étymologie, à quels résultats cela nous conduit.

En étudiant l'étymologie des mots qui forment la charrue : *cobilă*, *coârșeală*, nommée aussi *garloafă* ou *corlobaie*, *cormînă*,

corman, *cucură*, *curmeà*, *gîrloafă*, *grindeiu*, *otic*, *otig*, *plazuri*, *plug*, *potîng* et *rarișă*, *ralișă* —, on arrive à la conclusion suivante: de ces douze mots admis dans la terminologie de la charrue, quatre sont régionaux (*cocîrșeală*, *curmeà*, *cucură*, *gîrloafă*) et par conséquent leur importance pour la solution de notre problème est insignifiante; l'un (*cobilă*, *cobilă*), n'ayant pas une forme précise, ne peut être pris ici en considération, et seulement les sept ou huit termes généraux en daco-roumain (*cormană*, *grindeiu*, *plaz*, *plug*, *potîng*, *ralișă*, *otic*) doivent être retenus.

Cormană, *potîng*, *otic* manquent en bulgare, mais ils se trouvent aussi dans la langue serbe; *cucură*, *curmeà*, *cocîrșeală*, *cormană*, *cobilă*, *potîng*, *otic*, *gîrloafă* ne sont pas d'origine bulgare, mais *grindeiu*, *plaz*, *plug*, *ralișă* «n'ont pas besoin essentiellement d'être d'origine bulgare». De ces mots, *cobilă*, *corman*, *grindeiu*, *potîng* et *cocîrșeală* ont des équivalences hongro-slaves.

Pour la chronologie des mots empruntés, des faits précis d'ordres linguistique nous obligent à admettre que l'entière série des termes slaves se rapportant à la charrue ne peut remonter chez nous plus loin que la deuxième moitié du XIII^e siècle.

Où avons-nous fait cet emprunt ?

Rappelant l'existence à une époque plus reculée d'un dialecte slave en Transylvanie et considérant la particularité qu'ont les mots slaves de la langue hongroise d'avoir le groupe *št*, *zd* comme eu bulgare et le traitement *d'č* comme en serbe, ainsi que la nécessité à laquelle nous obligent les emprunts slavo-roumains d'introduire pour quelques éclaircissements les Hongrois et d'éliminer les Albanais, l'auteur émet l'opinion qu'il faut admettre l'existence d'un dialecte sud-slave qui aurait duré jusque plus tard en Transylvanie et qui, «en se mêlant dans une certaine mesure, avec le hongrois», aurait donné naissance à la terminologie slave de la charrue.

En présence de l'idée que soutient Dümke et qui se détache de l'étude qu'il a faite sur la totalité des termes agraires daco-roumains, il faudrait conclure que l'agriculture nous fut transmise seulement dans les XII^e—XIII^e siècles, mais l'auteur croit que, s'il peut y avoir «relation entre le caractère linguistique des mots et la paternité des notions correspondantes, comme aussi avec l'exercice des occupations respectives», on ne doit pas trans-

former cette possibilité en dogme. Il peut arriver qu'un langue soit envahie, on ne sait comment, par une série de mots accessoires, y prenant la place d'autres mots qui sont nécessaires, comme cela est arrivé avec l'influence allemande au Nord et à l'Ouest de la Hongrie (Simonyi, *Die ungarische Sprache*, pp. 70-71).

Si l'on place toutes ces considérations en présence des conditions générales de la vie du peuple roumain au moyen-âge et de sa culture à cette époque, comparée à celle des autres peuples voisins, «l'intérêt pour l'étude des termes de la charrue, ou d'autres termes agricoles en général, doit en être beaucoup diminué, car les conclusions révolutionnaires qui s'en déduiraient, pour quelques-uns au moins, seraient de peu d'importance.»

Alexandre P. Arbore.

* * *

Général G. D. Mărdărescu, *Campania pentru desrobirea Ardealului și ocuparea Budapestei (1918-1920)*, Bucarest 1922.

Ce travail, très circonstancié, d'une information militaire extrêmement précise, s'occupe d'abord de l'établissement des troupes roumaines en Transylvanie par suite de la mobilisation décrétée, au moment de l'effondrement austro-hongrois, le 28 octobre 1919, puis de l'extension du régime d'occupation jusqu'à la Theiss (avril 1919) et enfin de l'offensive foudroyante sur Budapest, provoquée par l'attaque brusquée de l'armée magyare sous les ordres du bolchévisme nationaliste de Béla Kuhn. Le côté politique n'est pas même touché, et le général épargne au lecteur l'exposition, qu'il avait tous les moyens de faire, du régime auquel les Hongrois, revenus sous le drapeau rouge pour restaurer la «patrie millénaire», soumièrent pendant quelques semaines les populations délivrées. Il n'insiste pas même sur les ignobles calomnies qui continuent à être répandues sur la conduite de l'armée roumaine en Hongrie occupée: l'heure où les documents devront être présentés pour confondre la critique intéressée nous paraît être prochaine. Des photographies prises sur les lieux peuvent éclairer cependant dès aujourd'hui les personnes dont le jugement n'est pas volontairement dévoyé: les «barbares» distribuent la nourriture aux enfants de Budapest affamée; à côté, les cloches volées, aux églises de Roumanie. — Des cartes exécutées soigneusement accompagnent le volume.

* * *

C. Nicolescu-Plopșor, *Însemnări asupra agriculturii preistorice*, Bucarest 1922 (extrait de la revue „Viața agricolă“).

L'auteur a constaté des empreintes de grains de blé et d'orge dans les district de Dolj et de Mehedinți, dans l'Olténie. Il parle d'une bêche en corne de cerf conservée au Musée de Craiova et d'autres pareilles qui ont été transportées à Severin. Il décrit des faucilles en bronze trouvées sur le territoire roumain. Il mentionne aussi des moulins manuels. La question a été traitée en ce qui concerne la charrue per P. Cancel, *Termenii slavi de plug*, Bucarest 1921 (voy. plus haut).

* * *

Gabriel Louis-Jaray, *Les Albanais*, Paris 1920.

L'auteur de l'„Albanie inconnue“ a voulu faire un simple ouvrage de propagande : il y a cependant beaucoup à glaner comme information inédite. Une observation : si les «Valaques» n'ont pas „la possibilité matérielle de constituer un État“, on ne peut pas parler des «origines incertaines» de ces Latins mélangés d'Illyriens. De bons clichés. I.

* * *

Jacques Bourcart, *L'Albanie et les Albanais*, Paris, Bossard, 1921

Jusqu' ici aucun travail français n'avait donné des notions aussi nombreuses et précises, non seulement sur la géographie physique de l' Albanie, mais aussi sur la race albanaise, digne sans doute, malgré ses malheurs, dus en grande partie à la plus tenace des mauvaises chances, que ce volume de 264 pages d'un jeune savant qui a passé des années dans le pays et s'est pris de l'intérêt le plus désintéressé et le plus aimant pour la nature et pour les hommes de cette région sous beaucoup de rapports encore inexplorée et le plus souvent incomprise.

Des chapitres de notation brève et sûre présentent tour à tour le district du Tomor, les gorges d'où jaillit la rivière du Chcoumbi (Shkumbi, en orthographe albanaise), celui qui entoure le beau lac romantique d' Ochrida, avec les souvenirs du Patriarcat d'une vaste influence jusque dans les Carpathes roumaines, avec, dans le voisinage, le couvent de Saint-Naoum, Croïa (Kruja) et ses souvenirs de Skanderbeg, Moschopolis, la belle cité valaque du XVIII-e siècle, dont les maisons de pierre furent pillées par les montagnards avides de butin, descendus de la montagne, le pays des Mirdites, qui tout récemment donna

encore une fois du fil à retordre aux diplomates de l'Entente, la vallée de Mati, qui se relie aussi aux exploits guerriers du XV-e siècle, Tirana, Capitale bouleversée par les passions politiques d'un État encore mal consolidé, «la grande forêt albanaise». Les autres chapitres s'occupent des différents aspects de la nation elle-même.

En finissant, M. Bourcard exprime cette opinion sur le sort qui attend l'Albanie: «Au reste, la patrie de Skanderbeg ne disparaîtra pas; elle a connu des heures plus sombres et l'avenir est à ceux qui ne désespèrent pas». Certainement c'est une qualité, et une très grande. Il y en a d'autres que tout ami de l'Albanie — et nous en sommes — souhaite à cette ancienne et noble race illyrienne.

N. Iorga.

CHRONIQUE

M. Démètre Beratti réunit dans un volume, *La Question albanaise* (Paris s. d.), les opinions de MM. Léon Lamouche, Bareilles, Papiniu et Kolovani, ainsi que de M-mes Durham et Aubry. M. Kolovani donne aussi une bibliographie albanaise. M. Lamouche constate le son de l' *ă* roumain dans l' *ë* albanais: il a raison, contre les philologues, d'expliquer la présence dans le vocabulaire daco-roumain d'un certain nombre de mots „albanaï“: „une communauté antique, les faibles relations qui ont pu exister au moyen-âge entre les deux nations ne permettent pas de supposer un emprunt ultérieur“ (p. 26). Il signale avec raison l'influence du même fonds illyro-thrace dans l'article suffixe et la formation du futur en langue bulgare, dans la même formation du verbe en grec la même influence albanaise, ou, plus exactement «traco-illyrienne» (*ibid.*). Dans l'accumulation des consonnes en albanais il y a un proces analogue à celui du gallo-romain. Ce sont des pages très claires et absolument justes. M. Bareilles reconnaît les mérites des Albanais de Roumanie et notamment de Bucarest (pp. 38-39). Il a raison de faire l'éloge du beau livre de Hecquard. Elle est vraiment intéressante l'observation de Miss Durham que „les groupements koutzo-valaques se sont établies sur le parcours de la fameuse Voie Égnatienne, à Elbassan, Ochrida et Monastir“ (p. 47). Aussi celle-ci, que le Pape Clément XI était «Albanais par la ligne

maternelle» (p. 49). — M-me Aubry parle aussi des «estradiots» ou «capelets» (p. 55). — Un des clichés, réussis, présente des Roumains de l' Albanie méridionale.

Signalons aussi la reproduction dans une brochure à Paris (*Albania and the Albanians*) des articles de MM. Bareilles, Bourchier et Barnes et de Miss Durham, ainsi que des discussions sur l' Albanie à la Chambre des Communes d' Angleterre. M. Barnes a visité, en militaire, deux fois l' Albanie. Les discours de MM. d' Estournelles de Constant et Émile Kahn à une réunion de la „Ligue des Droits de l' homme et du citoyen“ ont été réunis dès 1920 dans l'opuscule *L'Albanie et la paix de l' Europe*. M. Kahn a ajouté une bibliographie critique.

* * *

Dans la *Revue de France* du 15 janvier, M. Raymond Recouly s'occupe des circonstances dans lesquelles la Roumanie participa à la grande guerre. L'étude, lumineuse, révèle les interventions faites dans ce sens par la Russie le 11 août et le 22 septembre 1914, pour se borner ensuite à une simple demande de neutralité, avec les mêmes avantages (p. 270). L'accord entre Russes et Roumains, conclu le 1-er octobre suivant, est donné pour la première fois (pp. 271-272). Le 16 mai de l'année suivante M. Sazonov refuse à la Roumanie Cernăuți (p. 274). Le 29 juin, le Gouvernement roumain se déclare prêt à se décider, mais le 4 juillet il exige que le secret soit gardé sur ce point. pour poser ensuite, le 6, ses conditions (continuation de l'offensive générale, maintien des positions russes en Bucovine, garantie contre les Bulgares par „une action russe „ou par une poussée de l'armée de Salonique; 300 tonnes de munitions franco-anglaises par jour). De son côté, la Russie veut une attaque de toutes les forces roumaines contre «toutes les Puissances qui se trouvent en guerre avec les Puissances alliées», en échange contre une garantie territoriale des alliés, nécessaire après toutes les expériences passées du côté de la Russie, et contre l'annexion des territoires austro-hongrois «qu'elle aura acquis» et „dans les limites déterminées“; en plus, la condition que l'armée roumaine collaborera aussi sur n'importe quels autres champs de bataille; la frontière du côté de la Serbie sera le Danube, mais il y aura une zone de garantie «en face

de Belgrade“; le 7 août était la date fixée pour le déclenchement des hostilités; si on la laisse passer, les engagements antérieurs des alliés à l'égard d'une extension territoriale cessent d'eux-mêmes. L'exposé du „Conseil de couronne“ tenu le 14 août et qui décide l'intervention roumaine est très vivant et, d'après tous mes renseignements, absolument exact. A retenir la déclaration de P. P. Carp, chef du courant pro-allemand, qu'il fera cesser son journal *la Moldavie*, qui plaidait la cause des centraux et l'assurance qu'il donna plus tard au ministre de France: «Je ne ferai rien qui puisse affaiblir le moral du pays». A signaler aussi l'affirmation de M. Brătianu que M. Vaida, un des chefs transylvains, lui avait écrit pour approuver sa politique (p. 284). Le roi clôt la séance avec ce cri: „Avec l'aide de Dieu en avant“. Quelques lignes sur le passage de M. Recouly, comme officier, à Jassy.

* * *

Dans le volume de M. N. Batzaria, Roumain de Macédoine, ancien ministre des Jeunes Turcs et signataire du traité de Londres, *România văzută de departe* („La Roumanie vue de loin“) (Bucarest 1922), on trouvera des réminiscences d'école dans les Balkans, une visite parmi les Roumains de Thessalie, une autre en Serbie, où il trouve de nombreux conationaux et même en Bulgarie (où il constate des Roumains, du côté de Rahova-Oréchovo, dans les villages de Hirlețu — des expatriés de l'Oltenié —, de Cozlodui — 6.000 âmes). Même après la création de la Bulgarie le service divin était fait en roumain dans toute cette région; puis les livres roumains furent brûlés et les prêtres de cette nation „pensionnés“. L'auteur rapporte la légende d'après laquelle les Roumains de Nânta, sur le Vardar, embrassèrent l'islamisme au moment où fut supprimé le Patriarcat d'Ochrida, pour ne pas passer sous la dépendance du Patriarcat grec. Il est question aussi de l'ancien centre de Nicolitza et de ses habitants émigrés plus tard dans d'autres villes de cette Macédoine roumaine. Dans des pages émuees M. Batzaria présente l'aspect actuel de sa patrie macédonienne dévastée pendant la grande guerre (à Monastir, de 60.000 habitants il en reste à peine 15.000; Târnova et Magarova n'existent plus). L'auteur énumère les éléments distingués donnés par les Roumains de Macédoine à la Grèce moderne: Rhigas de Phérai en Thessalie,

dont les parents étaient originaires de Pirvoli, dans la montagne, Pantazi de Cruşova, philologue, professeur de grec du roi Constantin, le poète Zalakosta, de Săracu, en Épire, Colletti, le plus distingué homme politique de la nouvelle Hellade, le général Danglis, le poète populaire Chrouselis, auteur de „chansons pastorales épirotes“, Ange Vlachos, un autre des poètes de la littérature néo-hellénique, etc.

* * *

Où trouvera des notes sur les populations de la Dobrogea dans le volume „Icoane fugare“ de M. H. Sanielevici. On lui a dit à Mangalia que les Gagaouzes sont «des Grecs venus de Mégare il y a huit cents ans» (p. 4). Les Turcs considèrent les Mocans transylvains comme des „ciocoi“ (de fait le nom, qui désigne, d'une manière malveillante, les grands propriétaires terriens, signifiait au commencement: agent fiscal) (p. 20). Certainement les Tatars de la Dobrogea ne sont pas des Coréens, quoiqu'en disent les atlas ethnographiques (p. 26). Des notes sur les *tumuli*.

* * *

La mort de lord Bryce ravit à la science un des meilleurs connaisseurs du moyen-âge dans son passé impérial commun, ainsi que dans les nations différentes qui, avec leurs organisations territoriales séparées, en dérivent. Son livre classique sur le Saint Empire romain du moyen-âge est un guide sûr pour quiconque veut s'introduire dans l'étude de tout sujet concernant cette vaste et difficile matière.

Ceux qui connaissent le grand rôle que l'historien arglais eut dans la formation de cette croisade d'opinion publique qui amena, à la fin de la grande guerre, la libération des races asservies, réuniront à l'hommage de la science universelle le souvenir ému de ses mérites pour cette grande œuvre de rédemption, unique dans l'histoire. Si, en orientant ses sympathies parmi les races rivales, sa bonne foi a pu être trompée, ce n'est pas un motif pour amoindrir ce témoignage de gratitude de la part de ceux qui furent le moins partagés.

* * *

M. C. Diamandi, ancien ministre de Roumanie à Pétrograde, publie, dans la revue *Cugetul Românesc*, paraissant à Bucarest (I, 1), des notes sur la révolution russe.

* * *

La *Revue belge de philologie et d'histoire* donne l'analyse d'un travail de M-me Johanne-Rovina Hintzer, *De Kruistochtplanen von Philippe den Goede* (Rotterdam 1918), qui, ainsi que le montre le titre, s'occupe des projets de croisade de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne.

*

MM. Eversley et Valentin Chirol publient à Londres une nouvelle édition de l'Histoire de l'Empire Ottoman (*the turkish Empire*), par le premier.

* * *

Dans le VI-e volume des «Schriften des Deutschen Ausland-institutes», Stuttgart (1921), M. Träger s'occupe des colonies allemandes de la Dobrogea (elles s'établissent d'abord en 1841, puis de 1873 à 1883; la dernière série commence en 1893).

* * *

La Banque Marmorosch et Blank de Bucarest publie un «Bulletin d'études et informations économique-financières», qui entre dans sa troisième année.

Une autre publication semblable, „Les Annales des Barques“ (directeur Pant. M. Sutescu), en est à sa quatrième.

* * *

Dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, I-VI, une étude sur l'église S. Georges de Salonique, près de l'arc de triomphe de Galère. C'est une bâtisse de l'époque romaine.

* * *

L'*Europe Orientale* de Rome publie dans le premier numéro de sa seconde année un travail étendu d'Amedeo Giannini sur „la question albanaise à la conférence de paix“. Il est précédé d'une riche bibliographie.

* * *

Nous recevons les premiers numéros de la revue bulgare «Prolom», paraissant à Sofia (directeur D. Kiortschev). Le no. 2 contient des articles sur Rakovski. Le no. 3 s'occupe du charge roumain.

* * *

Une nouvelle revue albanaise commence à paraître à Bucarest, *Dodona*.

* * *

L'„Institut économique roumain“ publie une „Bibliographie économique roumaine“, dont les premiers fascicules (janvier-juin 1921) viennent de paraître, comme supplément à son « Bulletin », qui lui-même contient une précieuse information.